

Recherches sociographiques



Andrée DESILETS, *Louis-Rodrigue Masson. Un seigneur sans titres*

Nive Voisine

Volume 29, numéro 1, 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056347ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056347ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Voisine, N. (1988). Compte rendu de [Andrée DESILETS, *Louis-Rodrigue Masson. Un seigneur sans titres*]. *Recherches sociographiques*, 29(1), 127–128.
<https://doi.org/10.7202/056347ar>

hiérarchie communautaire et favorisera la formation des sœurs. L'organisation souple de l'Institut, en petits groupes, permettait de répondre rapidement aux besoins sociaux nouveaux ; elle explique aussi la bonne réception de Vatican II ainsi que la résistance face à la sécularisation qui ébranle bon nombre de communautés. Nous ne pouvons qu'espérer le classement rapide des archives de l'Institut pour en mieux connaître l'évolution évoquée à grands traits dans cet ouvrage.

Hélène Pelletier-Baillargeon a réussi son pari, susciter « l'empathie et la connivence » à l'égard de son personnage, tout en rendant bien le climat social, intellectuel et religieux de l'époque. Marie Gérin-Lajoie s'en détache par sa fraîcheur, son intelligence et son non-conformisme novateur. L'auteur est servie par un style alerte qui fait oublier quelques coquilles et des inversions (de dates pp. 122 et 123 ; de légendes pour les portraits des parents de la fondatrice). Elle ne craint pas les pointes acidulées décochées à la hiérarchie ecclésiastique de l'époque. Le piège du jugement anachronique est toutefois évité : même si l'auteur ne cache pas son enthousiasme à découvrir en Marie Gérin-Lajoie une devancière de Vatican II, elle montre aussi les stratégies détournées et les agirs prudents de ces femmes aux idées audacieuses dans un contexte hostile. Cet ouvrage a aussi le mérite de présenter ces laïcs qui ont assimilé et mis en application la doctrine sociale de l'Église malgré les réticences des clercs.

Brigitte CAULIER

*Département d'histoire,
Université Laval.*

Andrée DÉSILETS, *Louis-Rodrigue Masson. Un seigneur sans titres*, Montréal, Boréal Express, 1985, 159p.

Andrée Désilets est une biographe qui a une bien grande qualité : elle aime les « héros » qu'elle étudie. Elle n'osait encore se l'avouer quand elle a publié son *Hector-Louis Langevin. Un Père de la Confédération canadienne* en 1969 ; aujourd'hui, moins craintive et plus sûre de son métier, elle n'a pas peur d'écrire qu'elle a « appris à connaître et [...] à aimer Rodrigue Masson » et qu'il a été pour elle « un agréable compagnon de vacances ». Elle a d'autant plus de mérite que, à l'image de Langevin, il est « un homme peu coloré ».

Il est pourtant choyé par la vie. « Seigneur sans titres », comme le présente le sous-titre du livre, Louis-Rodrigue Masson reçoit en héritage un nom, une fortune respectable, presque une destinée comme fils de Terrebonne lié à la bourgeoisie commerçante du Bas-Canada. Sa mère, la brillante seigneuresse de Terrebonne, lui donne les bases d'une éducation soignée qu'elle fait compléter par des études classiques au Séminaire de Saint-Hyacinthe, « l'un des foyers intellectuels les plus ardents de l'époque » ; l'étude du droit complètera cette formation.

« Rentier avant l'âge », Masson va exercer sa profession à Terrebonne où il devient le chef du clan Masson. Son prestige attire les politiciens : il succombe aux pressions de George-Étienne Cartier et devient, en 1867, député fédéral de Terrebonne ; il fait preuve

d'un certain esprit d'indépendance quand son parti est au pouvoir, mais se révèle davantage partisan quand il siège dans l'opposition. Devenu ministre de la milice, il demeure dans l'ombre de Langevin et se démobilise très tôt, miné par des ennuis de santé et la mort de sa femme ; il cherche plutôt la tranquillité dans des fonctions de sénateur, de conseiller législatif et de lieutenant-gouverneur de la province de Québec. Toutes ces activités révèlent qu'il pratique « une philosophie politique plus intellectuelle et plus morale que celle de ses contemporains les plus connus » ; c'est pourquoi, conclut Andrée Désilets, « il projette l'image d'un "pur" ; [...] le peuple l'aime, l'adversaire le respecte et le parti le craint mais le requiert lorsque se font sentir les besoins d'unité ou d'embellissement de l'image publique ».

Lui-même ne se complait guère dans la vie publique et il en vient même à n'être plus capable émotionnellement de se présenter en public. Il trouve une diversion dans les voyages et la rédaction de ses *Bourgeois de la Compagnie du Nord-Ouest*. Il meurt le 8 novembre 1903 à l'âge de soixante-dix ans.

Sur cette trame assez mince, Andrée Désilets a tissé une étude remarquable par la justesse de l'information et de l'analyse psychologique. Elle a épuisé, je crois, les sources documentaires concernant Masson et n'a pas cherché à compenser le peu d'actions d'éclat par des élucubrations fantaisistes. Elle a su aussi percevoir ce qui caractérise son héros : son engagement nationaliste, son modérantisme ultramontain, sa haute moralité, la cohérence de sa carrière. Elle nous présente le tout dans un style vivant, agréable, clair, d'une efficacité exemplaire. En un mot, le *Louis-Rodrigue Masson* d'Andrée Désilets est un ouvrage sans prétention, mais il est un beau modèle d'une biographie bien réussie.

Nive VOISINE

Bernard PÉNISSON, *Henri d'Hellencourt : un journaliste français au Manitoba (1898-1905)*, Saint-Boniface, Blé, 1986, 293p.

Bernard Péniisson a entrepris de présenter les diverses facettes de la carrière journalistique manitobaine d'Henri d'Hellencourt, un officier français né à Paris en 1862, qui arriva à Sainte-Anne-des-Chênes en octobre 1891. Le diplômé de Saint-Cyr tenta d'abord, sans grand succès, d'y faire valoir un *homestead*. Il laissa ensuite la terre et devint, en janvier 1898, rédacteur de *L'Écho du Manitoba*, journal d'allégeance libérale dont il fit l'acquisition en 1901. Son poste lui conféra une grande influence sur la communauté francophone de la province, influence accrue lorsqu'il devint aussi agent consulaire de France en 1902. Fatigué des intrigues franco-manitobaines, il quitta la province en 1905 pour devenir rédacteur du *Temps* d'Ottawa et poursuivre ensuite, de 1906 à 1928, sa carrière journalistique au *Soleil* de Québec, puis à *La Presse* de Montréal.

L'auteur s'intéresse à la seule partie manitobaine de la carrière de d'Hellencourt, dont il présente les trois principaux rôles : « Le rédacteur de *L'Écho du Manitoba* » (ch. IV), « Le leader de la colonie française » (ch. VII) et « L'homme de Laurier » (ch. VIII). *L'Écho*, un hebdomadaire, parut de 1898 à 1905. Il avait comme concurrent *Le Manitoba*, un hebdomadaire conservateur appuyé par la hiérarchie catholique. C'était immédiatement après la crise scolaire manitobaine et le règlement Laurier-Greenway,